

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs à travers le mode de déférence sémantique

Philippe De Brabanter
Université Libre de Bruxelles

Bruno Leclercq
Université de Liège

Résumé

Nous distinguons plusieurs formes d'externalisme sémantique puis montrons leurs rapports à différents modes de la déférence sémantique. Dans la mesure où la question de savoir quel type d'externalisme sémantique caractérise quel type de mots fait aujourd'hui l'objet d'après débats théoriques, nous suggérons un dispositif expérimental qui interroge les intuitions des locuteurs à cet égard en testant le mode de déférence sémantique qui régit leur usage de divers types de termes.

1. Externalisme sémantique

L'externalisme sémantique consiste dans la thèse selon laquelle les significations des mots ne résident pas « dans la tête » des locuteurs qui en font usage.

Dès le XIX^e siècle, des partisans de l'« objectivisme sémantique » comme Bernard Bolzano (1837) ou Gottlob Frege (1892) avaient dénoncé les théories modernes de la signification qui assimilaient le sens des expressions linguistiques à des représentations ou idées que les sujets doivent évoquer dans leur esprit. À l'encontre de ces théories modernes, Bolzano et Frege avançaient que les significations sont des contenus intersubjectifs, distincts des actes mentaux variables au moyen desquels les différents sujets les « saisissent ».

Développé au XX^e siècle, l'externalisme sémantique va au-delà de cette première affirmation. Il soutient que les locuteurs ne peuvent pas parfaitement saisir le sens des expressions linguistiques qu'ils utilisent, qu'ils n'ont pas la pleine maîtrise des significations qui pourtant déterminent les conditions de vérité des énoncés qu'ils produisent ou décodent. En faveur de cette thèse ont été avancés plusieurs arguments, qui définissent autant de versions de l'externalisme sémantique.

Tout d'abord, Ludwig Wittgenstein fait valoir que de nombreux mots de la langue quotidienne, tels que *jeu*, ne possèdent pas de définition précise qui en couvrirait l'ensemble des acceptions ; le sens de ces mots réside dans la totalité de leurs usages (1953: §20, 43, 120, 421, 432 ; 1964: §15 ; 1974: §23 ; 1980 : §I-53, I-498, I-586), mais ces derniers ne peuvent se synthétiser dans un ensemble clair de traits définitoires que les locuteurs pourraient avoir « en tête » (1953: §68, 71 ; 1974: §36, 41 ; 1980: §I-243, I-358, I-449, II-318, II-575).

Ensuite, Saul Kripke (1972) souligne que, comme les noms propres, les termes dits « d'espèce naturelle » (*natural kind*), tels que *or* ou *tigre*, voient leur sens directement fixé par leur référent plutôt que par une définition que les locuteurs auraient à l'esprit. Le terme *or* a été associé à une certaine substance au cours d'une « cérémonie baptismale », et c'est cette substance (ainsi que toute substance de la même nature) que le terme *or* entend désormais désigner. Sans doute l'or peut-il être reconnu par certaines caractéristiques comme sa couleur, sa malléabilité, sa température de fusion, mais ces caractéristiques ne constituent pas la définition du mot *or* ; si, dans un autre monde possible, la substance que nous appelons *or* n'avait pas la même couleur, pas la même malléabilité et pas la même température de fusion que dans le monde actuel (en raison par exemple de contraintes physiques particulières), ce n'en serait pas moins de l'or. Le fait qu'il s'agisse d'une substance identique à celle que nous avons initialement désignée comme *or* importe plus que le fait que cette substance possède toujours les caractéristiques par lesquelles nous reconnaissions jusqu'alors cette substance

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs 3

(1972: 123-125; voir 120-21 pour une thèse similaire à l'égard de *tigre*). Si, dans cet autre monde possible, une autre substance, dotée d'une structure physique distincte, présentait les caractéristiques de couleur, de malléabilité, de température de fusion qu'a l'or dans le monde actuel, nous ne dirions pas pour autant (littéralement) de cette autre substance que c'est de l'or, mais seulement que c'est quelque chose qui se comporte comme l'or. N'est pas or toute substance qui satisferait tels ou tels traits définitoires, mais seulement la substance qui est de même nature que ce que nous avons initialement appelé *or* (1972: 116-119). Et puisque le sens du mot *or* ne réside pas dans une définition mais tient directement à la nature de son référent, il apparaît qu'elle ne peut être maîtrisée par les locuteurs comme le pourrait être une définition envisagée comme ensemble fini de traits caractéristiques qui constituent conjointement les conditions nécessaires et suffisantes pour être de l'or¹.

Troisièmement, Tyler Burge montre que le sens de certains mots, tels *arthrite* ou *contrat*, fait l'objet de définitions expertes – relevant de certains champs disciplinaires comme ici la médecine et le droit – qui ne sont que très imparfaitement maîtrisées par les locuteurs lambda. Un locuteur non expert peut ainsi utiliser le mot *arthrite* sans connaître parfaitement la définition de ce terme et dès lors l'utiliser çà et là à mauvais escient en parlant par exemple d'arthrite dans la cuisse, alors que, d'après la définition experte, l'arthrite est une inflammation des articulations (1979: 104-106). Qu'on doive parler ici d'un usage du terme fondé sur une maîtrise imparfaite de sa signification plutôt que d'un usage fondé sur une signification du mot propre au locuteur, apparaît dans le fait que le locuteur lui-même reconnaît comme légitime le sens donné à ce terme par les experts et que, une fois informé de la définition exacte donnée au terme *arthrite* par ces derniers, il admettrait donc qu'il utilisait le terme incorrectement et que son affirmation selon laquelle il souffrait d'arthrite dans la cuisse était fautive (Burge 2006: 165-174). Parce que le sens de certains mots réside dans des définitions expertes requérant des compétences disciplinaires spécifiques que ne possèdent pas tous les locuteurs, il ne peut être « dans la tête » des locuteurs lambda.

Telle est donc la thèse de l'externalisme sémantique, que les locuteurs ne saisissent pas pleinement le sens d'un grand nombre de termes du langage qu'ils utilisent, soit parce que le sens du terme tient dans l'ensemble de ses usages, qu'aucune définition ne peut parfaitement circonscrire – on parlera alors d'externalisme fondé sur l'usage – ; soit parce que le sens du terme réside dans la

¹ Les définitions « aristotéliennes » (explicitant des conditions nécessaires et suffisantes) ont notoirement été remises en question par des sémantiques du prototype proches de ce que nous appelons ici l'« externalisme fondé sur l'usage ». L'externalisme indexical les remet quant à lui en question au nom du fait que la nature du référent n'est pas épuisée par ce qu'en disent nos théories actuelles.

4 De Brabanter & Leclercq

nature de son référent plutôt que dans un ensemble de traits caractéristiques qui en constitueraient conventionnellement la définition – on parlera alors d’externalisme indexical dans la mesure où le sens des termes est fixé par ostension lors d’une cérémonie baptismale initiale – ; soit parce que le sens du terme réside dans une définition experte que ne maîtrisent pas parfaitement les locuteurs lambda – on parlera alors d’externalisme social dans la mesure où le sens des termes est fixé par la définition qu’en donnent certains membres particuliers de la communauté linguistique.

2. Déréférence sémantique

L’externalisme sémantique est lié à un phénomène général de déréférence sémantique, qui fait que, loin de vouloir donner aux termes qu’ils utilisent un sens qui leur serait propre et pourrait donc se réduire à la définition qu’ils « ont en tête », les locuteurs entendent généralement utiliser ces termes dans le même sens que les autres locuteurs de leur communauté, même si ce sens diffère des traits caractéristiques qu’eux-mêmes lui associent.

Ce phénomène de déréférence sémantique est particulièrement clair dans le cas de l’externalisme social. Ici, pour déterminer précisément le sens des termes qu’ils utilisent, les locuteurs non experts déréfèrent aux locuteurs experts de tel ou tel champ disciplinaire dont relèvent les termes concernés. Même si un locuteur non expert associe au terme *arthrite* l’idée d’inflammation quelconque dans les membres du corps, lui-même reconnaît la définition experte comme plus légitime que cette idée qu’il s’en fait (Burge 1979: 123) ; et il accepte donc de corriger ses usages et de revoir ses jugements d’après le sens expert, qui est bien celui qu’il visait au départ au travers de sa compréhension imparfaite du terme (1979: 121-125). Dans cette situation, c’est donc la définition experte qui détermine les conditions de vérité des énoncés produits par le locuteur lambda, même si celui-ci ne maîtrise que très partiellement ou très inadéquatement cette définition experte.

Dans le cas de l’externalisme d’usage, il ne peut évidemment être question d’une déréférence à la définition experte, puisqu’il n’y a ici aucune définition, pas même experte, qui recouvre l’ensemble des usages légitimes du terme. Néanmoins, le locuteur entend ici aussi utiliser les termes du langage dans le même sens que les autres membres de sa communauté, de sorte qu’il peut là aussi accepter de corriger ses usages et de revoir ses jugements s’il apparaît que l’idée qu’il se fait du sens de tel ou tel terme n’est pas adéquate à l’usage réel qui en est fait dans sa communauté linguistique. C’est ici en quelque sorte à l’ensemble des usagers de la communauté que le locuteur « déréfère » plutôt qu’à des locuteurs

particuliers qui maîtriseraient mieux que d'autres le sens des termes concernés². En ce sens, la notion de déférence sémantique est un peu plus lâche que dans le cas de l'externalisme social, puisque, d'une part, elle ne se porte pas vers des individus précis mais vers une communauté tout entière et, d'autre part, elle ne permet pas de remplacer l'idée imparfaite que le locuteur lambda se fait du sens d'un mot par une définition exacte qui en fournirait la caractérisation parfaite. Dans certaines circonstances, où des locuteurs peuvent être jugés plus compétents que d'autres pour ce qui est de l'usage correct d'un terme, on peut toutefois retrouver une certaine déférence à l'égard d'individus précis ; c'est par exemple le cas de la déférence des enfants en apprentissage de la langue à l'égard des locuteurs confirmés que sont les adultes ou des locuteurs étrangers qui apprennent une nouvelle langue à l'égard des locuteurs natifs.

Dans le cas de l'externalisme indexical, il n'est pas non plus question de déférence à une définition experte. C'est le référent lui-même qui est censé constituer la contribution sémantique du terme utilisé aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels le terme intervient et c'est donc à la nature du référent lui-même que les locuteurs « défèrent ». La notion de déférence semble alors faire ici l'objet d'un usage très métaphorique puisqu'il ne s'agit plus de s'en remettre à la définition ou même aux usages de quelque individu considéré comme plus « autorisé ».

Dans ce cas aussi, cependant, Hilary Putnam identifie un processus qui s'apparente à de la déférence. Dans « The meaning of 'meaning' », texte de 1975 antérieur même à celui où Burge pose les jalons de ce que nous avons appelé l'externalisme social, Putnam évoque en effet un mécanisme de « division du travail linguistique », qui fait qu'une communauté linguistique confie à certains experts disciplinaires le soin de trancher les questions relatives au sens précis que revêt tel ou tel terme (1975: 227-228, 265). Putnam met toutefois ce mécanisme en évidence pour des termes d'espèce naturelle, tels que *eau*, *or* ou *tigre*, pour lesquels il reconnaît comme Kripke que leur sens repose dans la nature de leur référent plutôt que dans une définition (1975: 224-225, 231, 234; voir aussi Kripke 1972: 128). En quoi les locuteurs non experts peuvent-ils dès lors déférer aux locuteurs experts si ceux-ci ne disposent pas davantage qu'eux d'une définition précise des termes qui relèvent de leur champ disciplinaire ?

Ce que Putnam fait en fait comprendre, c'est que les experts n'ont en effet pas pour rôle de fournir une définition des termes d'espèce naturelle de leur discipline ; ils doivent seulement étudier de manière toujours plus précise la nature des référents de ces termes. Et c'est de cette manière qu'ils aident la communauté

² Nous laisserons ici de côté la déférence à l'égard du lexicographe, lequel s'efforce de rendre compte de cet usage collectif de manière synthétique dans une entrée de dictionnaire.

tout entière à « garder le doigt » sur tel ou tel référent en le distinguant de tel ou tel autre qui n'est pas tout à fait de même nature (1975: 232). Mais le référent d'un terme d'espèce naturelle ne s'identifie pas pour autant à la caractérisation qu'en donnent à un moment donné les experts du domaine en fonction des meilleures connaissances de leur époque. On peut au contraire envisager que l'état des connaissances progresse sans cesse, de sorte que les caractérisations scientifiques du référent évoluent, aucune d'entre elles ne constituant donc la définition du terme mais seulement la meilleure description qu'on peut donner de son référent à un moment donné (1975: 234-241). Le rôle des experts est donc différent dans l'externalisme indexical et dans l'externalisme social (voir Liu 2002).

À chaque époque, les locuteurs non experts font dès lors, pour les termes d'espèce naturelle, preuve d'une certaine déférence à l'égard des locuteurs experts... non pas dans la mesure où ces derniers en posséderaient la définition exacte mais dans la mesure où ils connaissent le mieux la nature du référent de ces termes et sont dès lors les plus à même de trancher les questions relatives aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels ces termes interviennent. Mais, à cet égard, les locuteurs non experts défèrent en fait aux experts futurs plus encore qu'aux experts de leur époque dans la mesure où ceux-là disposeront encore davantage de connaissances et d'outils pour trancher les questions relatives aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels ces termes interviennent (dans le même sens, voir Jackman 2005). Et finalement c'est aux experts « ultimes », représentants idéaux d'un état de la science achevée, que les locuteurs non experts défèrent en dernière analyse. Dans une conception peircienne de la réalité, qui l'identifie à ce qu'en dit le dernier mot de la science, cette déférence idéale aux experts ultimes coïncide finalement à la « déférence » au référent lui-même. Mais dans la mesure où elle est dirigée vers des personnes plutôt que vers des choses, elle porte peut-être plus justement le titre de déférence. Reste qu'il est évidemment étrange qu'un locuteur puisse proprement « déférer » à des experts futurs voire à des experts idéaux représentant l'état achevé des connaissances sur un sujet. La notion de déférence semble donc bien faire de toutes façons l'objet d'un usage métaphorique dans le contexte de l'externalisme indexical.

3. Le mode de déférence sémantique comme symptôme du type d'externalisme sémantique

D'après débats théoriques quant à la question de savoir quel type de mot fait l'objet de quel type d'externalisme sémantique animent aujourd'hui la philosophie du langage. S'il semble y avoir un certain consensus sur le fait que différents types de termes font sans doute l'objet de différents types d'externalisme sémantique

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs 7

(externalisme fondé sur l'usage pour des mots comme *jeu* ; externalisme indexical pour des mots comme *or* ou *tigre* ; externalisme social pour des mots comme *arthrite* ou *contrat*), on s'interroge par contre sur le lieu exact de démarcation entre termes qui peuvent faire l'objet d'une définition exacte et termes dont le sens réside dans un ensemble d'usages non synthétisable dans une définition précise ; de même, on s'interroge sur ce que sont exactement les espèces naturelles et consécutivement sur quels sont exactement les termes qui font l'objet de l'externalisme indexical.

Or il nous semble, d'une part, que certaines considérations théoriques mises en avant dans ces débats sont contestables et, d'autre part, qu'on pourrait éclairer cette question du type d'externalisme sémantique caractérisant les différents termes du langage en étudiant précisément de manière empirique le mode de déférence sémantique dont ils font l'objet de la part des locuteurs.

Sur le plan théorique, nos objections aux considérations actuelles portent par exemple sur le fait que l'externalisme indexical ne caractériserait que les termes d'espèce naturelle entendus comme termes désignant des réalités étudiées par les sciences naturelles. Il semble que d'autres termes du langage puissent, au moins dans certains contextes, faire l'objet d'intuitions « réalistes » similaires, qui leur attribuent un référent indépendant du langage et dont la nature, qui peut faire l'objet d'une connaissance toujours plus profonde, fixe le sens des termes concernés.

Ainsi en va-t-il par exemple du locuteur qui se révolterait du fait que, dans sa communauté (hypothétique), le sens du mot *contrat* ait été strictement soumis par les experts – juristes – au respect de certaines contraintes formelles permettant d'attester de sa réalité (par exemple l'existence de preuves écrites ou de témoins). Informé de ce que les juristes ont introduit ces contraintes formelles dans la définition du mot *contrat*, le locuteur pourrait refuser de corriger son propre usage et son propre jugement lorsqu'il estimait avoir « conclu un contrat » en échangeant un certain nombre de promesses orales avec une de ses connaissances. Au nom du fait que le terme *contrat* doit signifier un certain phénomène social fait d'engagements réciproques, le locuteur pourrait contester la définition experte et dire qu'elle ne rend pas correctement compte du phénomène social en question. Ce faisant, il témoignerait d'une intention de « déférer » au phénomène social lui-même plutôt qu'à la définition experte de son époque ; il revendiquerait alors une forme d'externalisme indexical plutôt que social pour le terme *contrat*.

De même, un locuteur qui se convaincrait que le jeu est un phénomène social digne d'une étude scientifique propre, laquelle serait à terme susceptible de donner des jeux une caractérisation relativement précise et de distinguer les jeux d'autres phénomènes sociaux apparentés, pourrait éventuellement déférer aux experts de cette science future plus qu'aux usages actuels pour fixer le sens du mot *jeu* ; il

revendiquerait alors là aussi, pour le terme *jeu*, une forme d'externalisme indexical plutôt que fondé sur l'usage.

Schroeter & Schroeter (2014: 18) font pour leur part valoir que ce type d'intuitions « réalistes » accompagne aussi l'usage de termes normatifs. Dans les débats moraux, les locuteurs tendent à penser qu'ils mobilisent les mêmes concepts et parlent des mêmes choses que leurs interlocuteurs, même s'ils ne sont pas d'accord avec ces derniers sur les conditions de satisfaction des termes utilisés. Les participants à un débat éthique préfèrent considérer qu'ils ont un désaccord théorique sur ce qui est bien plutôt qu'un désaccord définitionnel quant à ce que le mot *bien* signifie. Un certain réalisme à l'égard de la signification des termes normatifs est non seulement nécessaire à rendre les débats moraux possibles, mais aussi à laisser les questions morales ouvertes (et susceptibles d'investigations supplémentaires) plutôt que fermées par une définition fixée conventionnellement (voir aussi Schroeter & Schroeter 2016: 205-206 sur le caractère ouvert des concepts normatifs). Bien sûr, il est plus difficile de soutenir la thèse d'un baptême initial dans le cas des termes normatifs que dans celui des termes d'espèce naturelle (Schroeter & Schroeter 2014: 13). Néanmoins, là aussi, les locuteurs peuvent avoir des intuitions réalistes correspondant à l'idée que l'on a affaire à des phénomènes indépendants du langage et qui méritent des investigations supplémentaires ; dans cette mesure, leur usage de ces termes revendique une forme d'externalisme indexical plutôt que social ou fondé sur l'usage.

Il ne s'agit pas pour nous de dire si ces revendications seraient ou non légitimes ; seulement de montrer par ces exemples que la catégorisation actuelle des termes paradigmatiques *jeu* ou *contrat* dans les escarcelles respectives de l'externalisme fondé sur l'usage et de l'externalisme social mérite d'être interrogée. Le fait que, pour ces mots, les locuteurs fassent essentiellement confiance aux usages actuels (pour le mot *jeu*) ou à la définition experte (pour le mot *contrat*) n'exclut pas forcément qu'ils puissent aussi entretenir à l'égard de ces termes des intuitions réalistes typiques de l'externalisme indexical ; la déférence aux usages actuels ou à la définition experte actuelle ne serait alors peut-être que provisoire (et seulement privilégiée pour des raisons pratiques), mais en fait subordonnée à une déférence aux éventuels experts futurs (préférable d'un point de vue théorique).

Sur le plan méthodologique, toutes ces considérations mènent à suggérer un dispositif d'enquête permettant de recueillir des informations sur les intentions différentielles des locuteurs pour différents types de mots, intentions qui seraient en quelque sorte révélatrices du type d'externalisme sémantique dont, pour eux, relèvent ces mots. On pourrait ainsi éclairer les débats théoriques sur la question de savoir quel type de mot fait l'objet de quel type d'externalisme sémantique par des informations quant aux intuitions des locuteurs à cet égard.

4. Philosophie expérimentale

Depuis une quinzaine d'années, certains philosophes analytiques ont amorcé un *experimental turn* (tournant expérimental), appelant leurs collègues à remplacer les données de l'introspection par celles récoltées auprès de « locuteurs ordinaires » (voir Machery & Stich 2012: 495). En particulier, s'agissant des intuitions sur la référence, Machery et collaborateurs (2004) ont constaté que celles-ci différaient entre deux grands groupes culturels très grossièrement distingués, les Orientaux et les Occidentaux. Les premiers auraient tendance à réfléchir en descriptivistes frégéens, les seconds à adopter une perspective « causale-historique » kripkéenne. Machery et collaborateurs (2004) indiquent que pareille variation existe aussi au sein de chacun des groupes, ce qui les amène à conclure que la notion de référence en philosophie du langage repose sur des fondations instables et que cette instabilité menace le projet de la philosophie du langage.

De nombreux philosophes ont répondu aux arguments de Machery et collaborateurs pour défendre tel ou tel aspect de ce projet, la sémantique en particulier (p. ex. Deutsch 2010, Devitt 2011). Ceci n'est pas le lieu de trancher. Il nous faut toutefois noter que si la critique de la méthode traditionnelle, introspective, de la philosophie analytique, prévaut ; si, en particulier, elle remet en cause la validité de la théorie kripkéenne de la référence, cela nous concerne directement, parce que nous souscrivons dans les grandes lignes à la théorie de la référence directe en tout cas pour les noms propres et les termes d'espèce naturelle. Toutefois, nous ne pensons pas que le bien-fondé de notre enquête soit compromis, pour au moins deux raisons. La première c'est que nous estimons nous aussi qu'il est utile de tester les intuitions de locuteurs « naïfs » sur les questions qui nous intéressent. La seconde, c'est que nous trouvons plausible que la détermination de la référence soit en partie sensible au contexte. Comme le suggèrent Machery et collaborateurs (2004: B8), il est même très possible qu'il y ait de la variation au niveau individuel. C'est sur ce dernier point que notre dispositif expérimental se concentre plus particulièrement (voir Section 5).

Sur la question de l'externalisme en rapport avec les termes d'espèce naturelle, nous ne connaissons que trois études expérimentales : Braisby, Franks & Hampton (1996), Jylkkä, Railo & Haukioja (2009), et Genone & Lombroso (2012). Ces travaux tirent des conclusions divergentes : Braisby et al. interprètent leurs résultats comme une réfutation de l'essentialisme (et donc de l'externalisme); Jylkkä et al. défendent la conclusion opposée; Genone & Lombroso privilégient, eux, une position hybride, selon laquelle les locuteurs ont des intuitions tantôt descriptivistes, tantôt « causales-historiques ». Notre propre recherche se voudra une contribution à ce débat encore naissant.

5. Dispositif expérimental envisagé

L'enquête-pilote que nous envisageons ici vise à recueillir des données empiriques sur les intentions des locuteurs en matière de déférence sémantique pour différents types de termes descriptifs (termes d'espèce naturelle, termes sortaux apparemment conventionnels tels que *contrat*, termes abstraits tels que *justice*, termes à « ressemblance de famille » ou à « faisceaux d'usage » (*cluster concepts*) tels que *meuble* ou *jeu*) pour lesquels la littérature théorique prévoit des modes de déférence distincts (déférence à l'usage, déférence aux experts actuels, déférence aux experts du futur). Il convient en particulier d'identifier si les locuteurs entretiennent effectivement des intuitions significativement différentes à l'égard du mode de fonctionnement sémantique de ces différents types de termes et/ou si certains modes de fonctionnement sont systématiquement reconnus comme légitimes pour tous les termes.

Explicitement exploratoire, notre enquête vise à obtenir quelques premières données empiriques pour un nombre restreint de termes linguistiques et à partir d'un échantillon limité de locuteurs francophones interrogés en ligne. L'objectif est bien de préparer des enquêtes ultérieures à plus large échelle et selon une méthodologie qui aura été éprouvée.

Pour différents termes descriptifs du langage, notre enquête interroge les locuteurs quant à leurs intuitions sur la catégorisation adéquate de certains termes (prétest neutre) puis attire leur attention sur différents éléments pouvant intervenir dans la détermination du sens des termes impliqués et les teste à nouveau sur la même tâche de catégorisation en les autorisant à réviser leurs jugements en fonction des nouveaux éléments sur lesquels leur attention est attirée. Pour chaque terme, après le prétest neutre, peuvent ainsi être présentées – alternativement ou successivement dans un ordre variable – :

1. des informations sur leurs contextes d'usage ;
2. des caractéristiques susceptibles de constituer les éléments d'une définition « personnelle » que le sujet pourrait avoir « en tête » pour évaluer les énoncés qui lui sont soumis ;
3. des informations sur la définition du terme fournie par une instance experte actuelle (dictionnaire reconnu, encyclopédie spécialisée, ...) ;
4. des suggestions quant à des résultats qui pourraient, dans le futur, se dégager d'une recherche scientifique approfondie sur le phénomène « désigné » par le terme.

Lors du prétest neutre et après chaque mise en contexte, le locuteur testé sera systématiquement amené à accomplir une tâche de catégorisation simple

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs 11

impliquant des images correspondant aux termes concernés. L'objectif est d'identifier quels facteurs pèsent principalement sur le choix des valeurs de vérité, et notamment si certaines mises en contexte peuvent amener à réviser certains choix.

Dans le cadre de cette enquête, nous souhaitons recueillir de premières données significatives sur :

- l'éventuelle variation dans les choix de catégorisation faits par les répondants après communication d'une information susceptible d'activer un mécanisme de déférence sémantique (un des amorçages présentés ci-dessus) ;
- l'éventuelle variation dans les choix de catégorisation faits par les répondants au fur et à mesure que leur sont communiquées plusieurs informations susceptibles d'activer différents mécanismes de déférence sémantique (donc tous les amorçages présentés ci-dessus dans des ordres variables d'un sujet expérimental à l'autre).

Si elle est un indice de déférence sémantique, cette variation pourrait toutefois aussi s'expliquer par une polysémie des termes considérés, tel ou tel amorçage invitant seulement à s'intéresser à un autre sens du même terme plutôt qu'à approfondir la compréhension du sens initialement envisagé. C'est pourquoi lorsque sera détectée (automatiquement, par l'algorithme du questionnaire en ligne) une différence dans la catégorisation d'un objet entre le prétest neutre et la réévaluation après amorçage, le locuteur sera systématiquement interrogé sur la question de savoir s'il impute ce changement d'avis au fait qu'il se sent désormais mieux informé sur le sens du terme qu'il avait en tête d'emblée ou bien au fait qu'on l'interroge sur un autre sens du même terme. Cette question nous semble pouvoir fournir les informations que Jylkkä, Railo & Haukioja (2009) cherchaient à obtenir en demandant aux locuteurs qui avaient changé d'avis s'ils jugeaient rétrospectivement leur première réponse (1) correcte et (2) justifiée.

Pour recueillir les réponses des locuteurs, nous voudrions tester un dispositif de présentation ensembliste permettant d'éviter de recourir d'emblée à des représentations métalinguistiques. Les répondants seraient ainsi invités à ranger une série d'(images d')objets dans l'ensemble qui leur semble le plus approprié. Les ensembles correspondent à une échelle à 4 niveaux (figure 1) :

Rangez chacun des objets suivants [*présentation d'images d'un moineau, d'un rouge-gorge, d'une poule, d'une autruche, d'un pingouin et d'une chauve-souris*] dans un des ensembles ci-dessous :

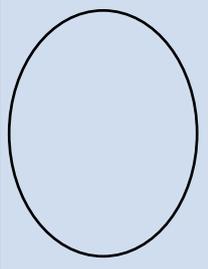
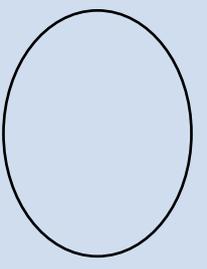
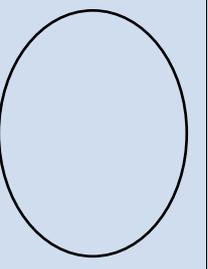
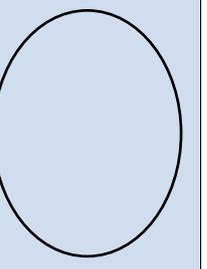
			
<i>Tout à fait oiseau</i>	<i>Plutôt oiseau</i>	<i>Plutôt pas oiseau</i>	<i>Pas du tout oiseau</i>

Figure 1. Dispositif ensembliste

Pour s'assurer qu'il répond à nos attentes, ce dispositif sera comparé à une évaluation directe d'énoncés de catégorisation sur une échelle de Likert à 7 niveaux (Indéniablement vrai – Vrai – Plutôt vrai – D'un côté vrai, de l'autre faux – Plutôt faux – Faux – Indéniablement faux), cf. Figure 2.

Oiseau

I. (Prétest, version métalinguistique)

Indiquez, pour chacune des phrases ci-dessous, dans quelle mesure elle vous semble vraie ? [*Chaque phrase est accompagnée d'une échelle de Likert.*]

- Un moineau est un oiseau
- Un rouge-gorge est un oiseau
- Une poule est un oiseau
- Une autruche est un oiseau
- Un pingouin est un oiseau
- Une chauve-souris est un oiseau

Figure 2. Énoncés de catégorisation pour *oiseau*

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs 13

Dans la foulée, les quelques locuteurs testés par ce biais seront interrogés de manière ouverte sur leur éventuelle préférence pour cette seconde manière de fournir leurs réponses et les raisons de cette préférence.

Le questionnaire-type sera paramétré pour n'être pas trop long (de manière à ne pas décourager les locuteurs testés). Il comportera typiquement :

- 6 termes pour 5 d'entre lesquels sera testée l'éventuelle variation dans les choix de catégorisation (ensembliste) faits par les répondants après communication d'une seule information (un seul amorçage en plus du prétest neutre) ; pour le sixième, la valuation se fera par une échelle de Likert (puis mènera à une interrogation sur les préférences de l'utilisateur quant au mode de valuation) ;
- 2 termes pour lesquels sera testée l'éventuelle variation dans les choix de catégorisation faits par les répondants au fur et à mesure que lui sont communiquées plusieurs informations (tous les amorçages proposés dans des ordres variables d'un sujet expérimental à l'autre) ; la valuation des énoncés se fera ici systématiquement par le dispositif de présentation ensembliste.

Enfin, signalons que, pour vérifier une hypothèse de Jylkkä, Railo & Haukioja (2009) selon laquelle les locuteurs ont plus de difficulté d'accepter des informations sur les progrès futurs de la science imposant des recatégorisations pour les termes d'espèce naturelle réels que pour des termes d'espèce naturelle fictifs, un des termes évalués dans l'enquête-pilote sera un terme d'espèce naturelle fictif, les questions et amorces à son sujet étant aussi proches que possible de celles qui seront proposées pour le terme d'espèce naturelle réel (ex. *oiseau*) avec lequel il sera comparé.

6. Exemple de questionnaire d'enquête

Ci-dessous, par souci de clarté, nous présentons et commentons brièvement un item du questionnaire, celui consacré au mot *meuble*.

Dans un premier temps, le répondant accomplit la tâche de catégorisation simple précédemment décrite (figure 3).

Meuble

I. (Prétest, version ensembliste)

Rangez chacun des objets suivants [présentation d'images d'une chaise, d'une étagère-bibliothèque, d'un piano, d'un tapis, d'un téléphone (cablé)] dans un des ensembles ci-dessous.

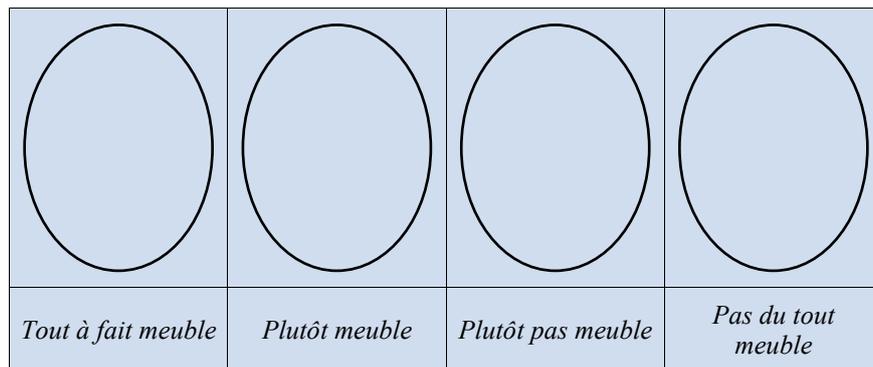


Figure 3. Tâche de catégorisation pour *meuble*

Ensuite, le répondant est confronté à un amorçage, suivi immédiatement d'une invitation à effectuer à nouveau la tâche de catégorisation. Dans la figure 4, nous présentons l'amorçage sur l'usage. Mais il pourrait aussi s'agir de l'amorçage sur les définitions personnelles, ou sur les définitions expertes actuelles ou sur de potentiels résultats scientifiques futurs (figure 5), puisque l'ordre des amorçages sera randomisé.

IIa. D'après une étude réalisée en 1975 par Eleanor Rosch [*Cognitive representations of semantic categories*], lorsqu'on demande aux étudiants américains de citer vingt types de meuble,

La chaise apparaît dans 90% des listes
 L'étagère-bibliothèque apparaît dans 50% des listes
 Le piano apparaît dans 10% des listes
 Le tapis apparaît dans 3% des listes
 Le téléphone (cablé) apparaît dans 1% des listes

IIb. (Evaluation)
 Souhaitez-vous modifier votre catégorisation des objets ci-dessous ? [*présentation des mêmes images*]

Figure 4. Amorçage sur l'usage pour *meuble*

IIIa. (Amorçage sur les définitions personnelles)
 Selon vous, quels sont les traits qui caractérisent nécessairement un meuble ?

- en bois
- peut être déplacé

Proposition d'une enquête empirique sur les intuitions « externalistes » des locuteurs 15

<ul style="list-style-type: none">- utile dans une maison- peut contenir des choses- sert au confort- sert au rangement- sert à la décoration <p><i>IIIb. (Evaluation)</i> Souhaitez-vous modifier votre catégorisation des objets ci-dessous ? [<i>présentation des mêmes images</i>]</p> <p><i>IVa. (Amorçage sur les définitions expertes actuelles)</i> D'après le <i>Trésor de la langue française</i>,</p> <p>Un meuble est un objet mobile (le plus souvent constitué de pièces de bois ou de métal assemblées selon des règles particulières) et qui sert à l'aménagement d'un local public ou privé.</p> <p><i>IVb. (Evaluation)</i> Souhaitez-vous modifier votre catégorisation des objets ci-dessous ? [<i>présentation des mêmes images</i>]</p> <p><i>Va. (Amorçage sur de potentiels résultats scientifiques futurs)</i></p> <p>À supposer que, les savoirs spécialisés progressant, on crée un jour une discipline spécifiquement consacrée au mobilier et que les experts de cette discipline en viennent à reconnaître qu'il faut nettement distinguer les meubles au sens propre, qui servent au confort corporel, au rangement ou à la décoration, et les dispositifs électro-ménagers, qui, depuis l'apparition de l'électricité, ont progressivement intégré nos domiciles en raison de leur utilité domestique, mais ne répondent pas aux fonctionnalités classiques des meubles au sens propre.</p> <p>[OU À supposer que, les savoirs spécialisés progressant, on crée un jour une discipline spécifiquement consacrée au mobilier et que les experts de cette discipline en viennent à reconnaître que ne sont meubles au sens propre que les objets qui occupent un volume important dans l'espace habitable, tandis que d'autres objets moins volumineux comme les tapis, les tableaux, téléphones cablés, bibelots, ... ne sont pas des meubles au sens propre.]</p> <p><i>Vb. (Evaluation)</i> Souhaitez-vous modifier votre catégorisation des objets ci-dessous ? [<i>présentation des mêmes images</i>]</p>
--

Figure 5. Autres exemples d'amorçage pour *meuble*

Pour 2 termes de l'enquête (différents d'un répondant à l'autre), tous ces amorçages sont successivement présentés (dans des ordres différents d'un

répondant à l'autre). À chaque fois, l'amorçage est suivi d'une invitation à une réévaluation des jugements initiaux.

7. Conclusion

Dans cette contribution, nous avons esquissé une enquête empirique susceptible de déterminer les intentions déférentielles de locuteurs ordinaires lorsqu'ils emploient ou interprètent des mots descriptifs relevant de types divers – termes d'espèce naturelle, termes sortaux conventionnels, termes abstraits, termes à faisceaux d'usage. Pour déterminer la référence de ces termes, quelle confiance les locuteurs accordent-ils à leur propre définition d'un terme ? aux usages attestés dans la communauté linguistique ? aux définitions fournies par les experts actuels ? aux progrès attendus des sciences ? Les poids respectifs de ces différents éléments varient-ils en fonction du type de terme utilisé ? Et la pondération de ces différents éléments est-elle partagée par l'ensemble des locuteurs d'une communauté linguistique ? Des réponses empiriques riches et nuancées à ces questions sont indispensables pour que progresse le débat théorique sur l'externalisme sémantique.

Références

- Bolzano, B. (1837) 4 vols., Seidel, Sulzbach; 2nd rev. ed. W. Schultz (ed.), Felix Meiner, Leipzig, 1929-1931.
- Braisby, N., Franks, B. & Hampton, J. (1996) 'Essentialism, word use, and concepts'. *Cognition*, 59, 247–74.
- Burge, T. (1979) 'Individualism and the Mental', *Midwest Studies in Philosophy* 4, 73-121; reprinted in *Foundations of Mind. Philosophical Essays*, Volume 2. Oxford University Press, Oxford and New York, 2007, 100-150.
- Burge, T. (2006) 'Postscript to 'Individualism and the Mental'', reprinted in *Foundations of Mind. Philosophical Essays*, Volume 2. Oxford University Press, Oxford and New York, 2007, 151-181.
- Deutsch, M. (2010) 'Intuitions, counter-examples, and experimental philosophy'. *Review of Philosophy and Psychology*, 1, 447–460.
- Devitt, M. (2011) 'Experimental semantics'. *Philosophy and Phenomenological Research*, 82, 418–435.
- Frege, G. (1892) 'Über Sinn und Bedeutung'. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 25-50.

- Genone, J. & Lombrozo, T. (2012) 'Concept possession, experimental semantics, and hybrid theories of reference'. *Philosophical Psychology*, 25(5), 717–742.
- Jackman, H. (2005) 'Temporal externalism, deference, and our ordinary linguistic practice'. *Pacific Philosophical Quarterly* 86, 365–380.
- Kripke, S. (1972) *Naming and Necessity*. Basil Blackwell, Oxford, 1980.
- Liu, JL (2002) 'Physical externalism and social externalism: are they really compatible?'. *Journal of Philosophical Research* 27, 381-404.
- Machery, E. & Mallon, R., Nichols, S., & Stich, S. P. (2004) 'Semantics, cross-cultural style'. *Cognition*, 92, B1–B12.
- Machery, E & Stich, S. P. (2012) 'Experimental philosophy of language', G. Russell & D. G. Fara (eds.), *Routledge Companion to the Philosophy of Language*, Routledge, 495-512.
- Putnam, H. (1975) 'The meaning of "meaning"'. In *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers*, volume 2. CUP, 215-271.
- Rosch, E. (1975) Cognitive representations of semantic categories. *Journal of Experimental Psychology: General*, 104 (3), 192-233.
- Schroeter, L. & Schroeter, F. (2014) 'Normative Concepts: A Connectedness Model'. *Philosophers' Imprint*, 14 (25), 1-26.
- Schroeter, L. & Schroeter, F. (2016) 'Semantic Deference versus Semantic Coordination'. *American Philosophical Quarterly*, 53 (2), 193-210.
- Wittgenstein, L. (1953) *Philosophical Investigations*, G.E.M. Anscombe & R. Rhees (eds.), G.E.M. Anscombe (trans.), Blackwell, Oxford.
- Wittgenstein, L. (1964) *Philosophical Remarks*, R. Rhees (ed.), R. Hargreaves & R. White (trans.), Blackwell, Oxford.
- Wittgenstein, L. (1974) *Philosophical Grammar*, R. Rhees (ed.), A. Kenny (trans.), Blackwell, Oxford.
- Wittgenstein, L. (1980) *Remarks on the Philosophy of Psychology*, vol. 1, G. E. M. Anscombe and G. H. von Wright (eds.), G. E. M. Anscombe (trans.), vol. 2, G. H. von Wright and H. Nyman (eds.), C. G. Luckhardt and M. A. E. Aue (trans.), Blackwell, Oxford.